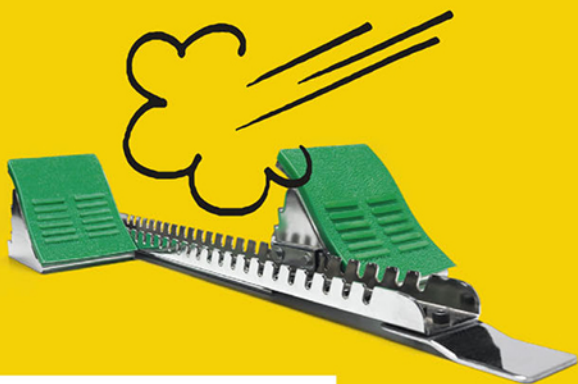


GUILLAUME
LE BLANC



Courir

Méditations
physiques

Champs essais

GUILLAUME LE BLANC

Courir

Les philosophes ne traitent jamais de la course à pied ; déjà les Grecs faisaient l'éloge de la tortue marcheuse, mais disqualifiaient le vaillant Achille, pris dans la folie de ses enjambées... L'auteur, coureur de fond lui-même, s'oppose ici à cette tradition : en autant de textes qu'il y a de kilomètres au marathon, il va à la rencontre des millions de joggers qui ignorent parfois leur propre sagesse.

Il brosse pour cela de nombreux portraits, de Guy Drut aux fuyards des sociétés modernes, en passant par les marathoniens de New York ou d'Amsterdam. Il montre que la course permet de tester les philosophies (si l'on démarre kantien, on finit toujours spinoziste...). Il la ressaisit enfin comme une expérience du temps, et révèle sa vraie nature : la course est l'épreuve d'un pouvoir intérieur.

Guillaume Le Blanc est marathonnier et professeur de philosophie à l'université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3. Il a récemment publié *La Femme aux chats* (Seuil, 2014), *La Philosophie comme contre-culture* (PUF, 2014) et *L'Insurrection des vies minuscules* (Bayard, 2014). Il est membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*.

En couverture : Photomontage d'après
© Peter Dazeley/Getty Images.

Flammarion

COURIR

DU MÊME AUTEUR

Canguilhem et les normes, PUF, 1999, rééd. 2008.

L'Esprit des sciences humaines, Vrin, 2005.

Les Maladies de l'homme normal, Éditions du Passant, 2004 ;
rééd. Vrin, 2007.

Vies ordinaires, vies précaires, Le Seuil, 2007.

La Pensée Foucault, Ellipses, 2006.

L'Invisibilité sociale, PUF, 2009.

Canguilhem et la vie humaine, PUF, 2010.

Dedans, dehors : la condition d'étranger, Le Seuil, 2010.

Que faire de notre vulnérabilité ?, Bayard, 2011.

La Femme aux chats, Le Seuil, 2014.

La Philosophie comme contre-culture, PUF, 2014.

Guillaume LE BLANC

COURIR

Méditations physiques

Champs essais

Ouvrage paru dans la collection « Sens propre »
dirigée par Benoît Chantre.
Également dans la collection :
Frédéric Worms, *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*
Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*

© Flammarion, 2012.
© Flammarion, 2015, pour la présente édition en coll. « Champs »
ISBN : 978-2-0813-1498-6

À Xavier Lacarce.

Et même si le voyage est immobile,
même s'il se fait sur place, impercep-
tible, inattendu, souterrain, nous devons
nous demander quels sont nos nomades
d'aujourd'hui.

Gilles Deleuze



La course à pied vient de nulle part

La course à pied vient de nulle part. Elle n'est ni une dérivation de la marche — une extension progressive de son rythme — ni un prolongement de la locomotion animale. Pas davantage ne provient-elle de nos pieds. Elle est un état de vie, une puissance de mobilité qui est sans pourquoi. Il ne suffit pas de marcher plus vite pour courir. Dans la marche, les deux pieds restent au sol, ils s'alimentent l'un l'autre d'une pesanteur irrémédiable. Pas après pas, il y va d'une exploration méthodique du sol. Le coureur, au contraire, prend congé de cette loi d'attraction. Il existe un bref instant où il ne pose plus les pieds sur le sol. Dans quel espace-temps se situe alors sa course ? Une brève lueur d'apesanteur, une extraction hors de la condition terrestre, une parenthèse dans la vie ici-bas. Avec la course, les pieds ne sont plus à la fête sur le sol. Certes, ils retombent l'un après l'autre, mais ils font autre chose. Il existe ainsi une frontière irréductible entre la marche et la course, que sanctionnent d'ailleurs les sports respectifs du

même nom. Accélérez tant que vous voulez, tant qu'aucun des deux pieds n'a quitté le sol, vous serez encore un marcheur. Mais dès que vos deux pieds ne sont plus accrochés au sol et que vous vous aventurez dans une autre dimension, vous êtes en état de course, dans une nouvelle aventure que l'expérience de la marche ne peut approcher.

Longtemps, la course a été considérée soit comme une extension de la marche qui ne valait pas qu'on s'y intéresse, soit comme sa plus intime dénaturation qu'il fallait condamner. Aussi la course s'est-elle trouvée sans mots, enfermée dans une expérience banale ou dans une expérience limite démonétisée. La marche a alors pu triompher en toute apothéose, sans rival, assurée d'être le bon état du corps, le bon *tempo*, certaine de se frayer un chemin vers la contemplation du monde. Elle est ainsi devenue une sorte de spiritualité en acte, un exercice de l'« intranquille tranquillité » faisant coïncider soi et le monde dans une rêverie pragmatique étalonnée sur un rythme de 5 à 6 kilomètres par heure.

La course a été effacée des possibilités de vie exemplaire. Elle est devenue, au pire, un exercice sans raison, dépendant des flux du libéralisme exhortant à la mobilité, célébrant le nomadisme des vies normales, le contraire d'une philosophie, au mieux un entraînement forcené se confondant avec l'affirmation stoïcienne d'un endurcissement à la douleur.

Il est certain que le sens de la course est perdu, dès lors qu'on l'appréhende comme une volonté de

performance. Il existe, de fait, une manière très répandue de l'envisager comme un sport exigeant, dont beaucoup de revues spécialisées se font l'écho, délivrant des programmes d'entraînement sur plusieurs mois, des recommandations diététiques, analysant de manière maniaque le matériel du coureur. C'est à croire que courir équivaut à une expédition sur la Lune. Ces conseils peuvent être précieux et ces revues sont utiles, mais il ne faut pas laisser croire que courir soit une activité de spécialiste, privilège de qui dispose d'un chronomètre pour mesurer ses pulsations cardiaques, d'un compteur pour calculer la distance kilométrique, d'une paire de chaussures montées sur coussin d'air, etc., comme si courir revenait à conduire une Formule 1.

Une mystique de l'ingénieur anime effectivement le coureur, mais comment tout cela pourrait-il aller bien loin ? On entend pourtant qu'Untel s'est rendu chez son programmeur pour fixer le nombre de ses entraînements par semaine, la nature de chacun d'eux, fractionné ou endurance, etc., et construire les régimes alimentaires qui vont avec. À moins qu'il n'ait préféré se considérer comme son propre *coach*. Alors l'entraînement du coureur s'apparente à une machinerie suisse où rien ne doit être laissé au hasard. Mais cette science, qui la formule et en décrète la valeur ? N'est-elle pas d'emblée viciée par les pressions magasinnières qui s'exercent sur soi pour que l'on devienne médecin de soi-même ? Ne sommes-nous pas toujours plus soumis à ces impératifs de bien-être

que toutes les revues de santé déclinent à n'en plus finir, affirmant un hygiénisme des temps modernes, construisant une norme de la santé que le néolibéralisme promet à tous ceux qui sauront consentir à l'effort ?

Tant que nous prenons les choses par ce bout-là et envisageons la course comme une culture de la performance ou comme une médecine, il semble bien que la seule issue soit de tourner le dos à la course et de renoncer à cette carapace d'athlète machiné pour en appeler à une autre pratique, la marche, plus respectueuse du sens de la vie et de l'environnement, à l'opposé des cérémonies médiatiques du sport mondialisé.

Dans son bel essai, *Marcher, une philosophie*, Frédéric Gros établit une frontière irréductible entre la marche et la course : « Marcher n'est pas un sport. Mettre un pied devant l'autre, c'est un jeu d'enfant. Pas de résultat, pas de chiffre quand on se rencontre¹. » Il y a marche et marche. Marcher pour aller au travail n'est pas marcher en compagnie sur un sentier de randonnée. Dans la première pratique, la marche est un moyen ; dans la seconde, elle est une fin ; la première est solitaire ; la seconde est solidaire ; l'une répond à un impératif de société, elle s'apparente à un élément d'une politique de la survie en milieu social (à ce titre, il existe d'autres moyens de déplacement) ; l'autre suppose une exigence de socia-

1. Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Flammarion, « Champs essais », 2011, p. 8.

bilité qui peut devenir une philosophie. L'art de marcher scelle une présence au monde : il offre la possibilité de déplacer le regard : les paysages changent insensiblement, une mobilité lente et silencieuse se met en marche, rendant de nouveau possible la connivence avec les choses, avec les autres. La marche fait renaître le local comme pli du mondial, elle permet d'entrevoir le lointain à partir d'un « ici » qui dérive lentement. Cette lenteur, on le sait, est propice à la pratique spirituelle à l'air libre. Frédéric Gros a établi un lien entre le pèlerinage et la marche. C'est le grand compas de la marche qui est ouvert. D'un côté, le marcheur est un flâneur solitaire qui s'affirme dans le tour moins codé de la promenade sans statut. D'un autre côté, le marcheur est un officiant qui perpétue la grande forme culturelle du pèlerinage. Existe-t-il dans ce dernier une reprise en main de l'asociale flânerie errante entreprise à midi ou à minuit, n'importe où ? On sait que l'on peut marcher n'importe quand, parce que l'on se sent à l'étroit, trop comprimé chez soi. Aller dehors devient un recours, une manière de briser aussi une conduite trop installée.

Quand nous ne savons plus où nous mettre et que nous en avons assez d'être là, avec d'autres, à tel endroit, il ne reste que le simple fait de prendre les jambes à son cou et de partir. Et cela passe par la marche. Il existe trois figures du marcheur : le flâneur, le pèlerin et l'errant.

Le premier arpente un bloc d'espace à lui, qui a valeur d'un cercle, et ce, pour en extraire les beautés :

ce bloc d'espace est modulable et se transforme au gré des flâneries, dont seule la forme est préméditée et en aucun cas la trajectoire. Ce morceau d'espace lui est ouvert dans la mesure où il est certain de revenir chez lui, et tout l'art du promeneur consiste à feindre de se perdre pour brusquement voir son chez-soi à deux pas, sous un tout autre angle. La promenade est un art proustien, elle crée une sorte de langue étrangère dans son propre pays : le dépaysement intervient pour qui est assuré de retourner dans son propre pays. Le narrateur, dans *Du côté de chez Swann*, entreprend de longues promenades qui le ramènent chez lui comme par enchantement, à force de détours et d'égarements, agrandissant ses paysages, ses espaces. La promenade est un démultiplicateur d'espaces.

Tout autre est le pèlerin qui tire une ligne et s'épuise à la déplier au plus loin : le pèlerin de Compostelle s'essaie à devenir étranger. Comme l'écrit Frédéric Gros, « le pèlerin n'est pas primitivement celui qui se rend quelque part (Rome, Jérusalem, etc.), mais d'abord celui qui n'est pas chez lui là où il marche¹ ». C'est qu'il s'emploie à marcher pour vivre autrement. Ralentir s'apparente à une pratique de la méditation : c'est alors la marche qui devient le lieu dans lequel on marche, et ce lieu est un lieu d'exercice, tant sur ses représentations que sur ses désirs, au terme duquel on se déprend de ses possessions, on devient un peu plus nu, un peu moins possesseur des

1. *Ibid.*, p. 148.

choses et de la nature. Telle est la promesse du marcheur spirituel ; son viatique aussi. Au bout du chemin, un autre chemin apparaîtra. L'essentiel est de cheminer en soi. Et toutes les spiritualités l'affirment : pour vivre en soi, il faut vivre au-dehors. L'intériorité se conquiert par l'extériorité.

L'errant est un troisième genre de marcheur. Ce qui motive sa marche, c'est d'en finir avec un espace en rapport à des pratiques de société, de sociabilité. L'errant est quelqu'un qui n'en peut plus : il n'appartient jamais à la loi d'un milieu et régulièrement, le fait d'être ici lui apparaît comme insupportable. Il faut en finir avec ces compressions d'espaces, et viendra le moment où la déclaration de guerre contre l'étouffement dans les frontières sera furtivement prononcée par un raid forcené et souvent brutal pour *se tirer*.

Sans doute ces trois figures se télescopent-elles. Le flâneur n'est-il pas tenté de foutre le camp ? N'y aurait-il pas du Arthur R. sous l'observation feinte de Marcel P. ? Et la spiritualité du pèlerin ne se développe-t-elle pas grâce à ses mille plateaux de flânerie qui s'offrent à lui, comme un surcroît de beauté qui devient symbole de bien ? Et après tout, le pèlerin n'est-il pas en son genre un *loser* qui décampe sans le dire, qui fait sécession avec la performance déclarée des sujets capitalistiques mobiles, trop mobiles ? Le cercle, la ligne et le zigzag, voilà les figures qui font le sujet-marcheur et qui s'entrecroisent, s'interpénètrent.

Pour nous aussi, il existe une frontière entre la marche et la course. Avoir toujours un pied au sol,

ce n'est pas avoir les deux pieds dans l'air. La course n'est donc pas une variation de la marche : elle est une expérience qui ne lui est pas réductible. Quand je cours, je n'ai pas le sentiment de marcher en plus vite, je fais un usage nouveau de mon corps. Et la question, dès lors, est moins de savoir si la course est un sport ou n'en est pas un que de s'interroger sur le type d'usage qu'elle met en jeu.

Il est certain que la course est un sport. Cela dit, outre que la marche peut l'être également sous certaines conditions, il faut se demander à quel sport nous avons affaire avec la course et, surtout, ne pas trop l'enfermer rapidement dans ce carcan réducteur. Car, plus que de sport, c'est de culture de soi dont il est ici question.

D'un côté, on a toujours voulu intégrer dans le sport les prouesses techniques, faisant entrer la nature dans des boucles de culture, perturbant les séparations tranchées entre la nature et la culture, créant des boucles de nature-culture, artificialisant la vie, la faisant entrer dans des régimes de dépendance qui participent d'une construction de l'« homme-cyborg ». D'un autre côté, on a toujours rêvé le sport au plus près d'un corps livré à lui-même. C'est le corps à la conquête de l'espace contre le corps mis à nu par ses prétendants. La Formule 1 contre le vélo, la course de fré-gates contre le simple appareillage d'une planche de *surf*. Dans cette dualité des sports individuels, la course à pied représente sans doute l'épure la plus aboutie de la seconde figure. Voilà un sport qui ne convoque

rien d'autre que le corps. Nul besoin de barres ni de cerceaux comme en gymnastique, pas même d'intermédiaire semblable à cette mécanique plaquée sur le vivant qu'est le vélo : seulement un corps.

La course à pied déshabille le sport comme aucun autre sport. À l'instar d'Abebe Bikila, né dans une famille de paysans, qui franchit victorieux l'arc de Constantin aux Jeux olympiques de Rome, pieds nus, en 1960, le coureur ne témoigne de rien d'autre que de la possibilité d'un corps de se mettre en mouvements et de persister dans cette mobilité. À sa mort, Abebe Bikila est pleuré lors d'obsèques nationales et décrit comme « l'homme qui était capable de courir du lever au coucher du soleil ». La course est repensée pour ce qu'elle est : plus qu'un sport, une capacité de vie. Abebe Bikila pouvait en effet courir du matin au soir. Voilà qui n'est pas donné à tout le monde. Alors sans doute ne faut-il pas trop se presser d'aller vers les records, les équipements, les performances. Ce sont les retombées sismiques de cette capacité de vie que le verbe *courir* charrie avec lui comme une possibilité irréductible. Appréhender la course par le record, le chronomètre, le podium ne rend pas justice à cette possibilité vitale de changer d'allure et d'éprouver ainsi un autre rapport au temps et à l'espace.

Si le Diable gît dans les détails, comme il est souvent dit, *a fortiori* le proverbe doit être vrai pour la vie. Pourquoi cette étrange complication réaliste qu'on appelle la course ? Dans cet état du corps courant, une vie ne s'appartient plus. Les pieds qui se détachent du

sol et y reviennent ne sont ni totalement d'ici ni totalement d'ailleurs. Dans ce mouvement d'élévation et de retombée, ils créent des possibilités de césure, des fragments d'envol qui vont et viennent, s'évadent, libérés de toute pesanteur, y reviennent. On pourrait dire : le coureur est quelqu'un qui n'en finit pas de chuter pour se redresser. Un pied s'élance et retombe. Mais cette chute n'en est pas une. C'est plutôt comme s'il se posait chaque fois sur le sol à la manière d'un cosmonaute sur la Lune.

Pas plus qu'il ne suffit de marcher pour courir, l'animal ne court. Il galope, trotte, s'élance à toute allure, mais courir est un état d'humanité relevant d'une décision, la décision d'interrompre la marche et de lui substituer une autre allure qui, alors, deviendra allure de vie. Aussi la course renvoie-t-elle aux options de la vie humaine : on peut courir parce qu'on est poursuivi ou parce qu'on est en retard. Fugitif ou retardataire, c'est selon. Mais on peut courir simplement pour son plaisir. Ne dit-on pas de celui qui cherche les plaisirs sexuels qu'il est un coureur ? Et même, dans une dérivation ultime, on court après les honneurs, le pouvoir. Aussi la course est-elle bien un précipité de la condition humaine. Dans tous les cas, courir c'est lâcher la bride, finir par ne plus s'appartenir. Une vie ne se découvre ni totalement en soi ni totalement hors de soi : dedans, dehors, dans le monde, mais encore attachée à un fil intérieur qui n'existe plus que sur le mode de l'effort, qui peut être sentiment d'aisance ou pesée insupportable. Ce moment

de l'entre-deux, c'est l'expérience de la course proprement dite : une tentative-tentation pour être à la fois au-delà de soi et en soi. Cette aventure est physique, elle se fabrique sur la route, dans les espaces les plus quotidiens des villes ou sur les sentiers plus éloignés des forêts ; mais elle devient métaphysique quand elle interroge notre rapport au monde. Sommes-nous des sédentaires contrariés ou des nomades en berne ?



Marathon Man

À l'origine du marathon, il y a un linguiste, professeur au Collège de France : Michel Bréal, voulant rendre hommage au messager grec Phidippidès – qui aurait annoncé aux Athéniens, après un raid d'une quarantaine de kilomètres, la victoire des Grecs contre les Perses à Marathon –, eut l'idée d'introduire le marathon aux Jeux olympiques d'Athènes de 1896, et en confia l'idée à Pierre de Coubertin. Le marathon est ainsi né en marge des études de sémantique et de mythologie. À l'appel du savant répondit un berger grec, Spyridon Louis, qui parcourut la distance en 2 heures 58 minutes et 50 secondes. C'était avant que le marathon ne devienne une affaire royale et qu'il soit rallongé pour permettre à la famille d'Édouard VII, roi d'Angleterre, que la course olympique de Londres en 1908 démarre devant le château de Windsor et se termine dans le stade olympique face à la loge royale, soit une distance de 26 miles et 385 yards, l'actuelle distance de 42,195 km, reconnue par l'Association internationale des fédérations d'athlétisme. Le professeur

du Collège de France, rêvant à haute voix les corps glorieux des athlètes, inventa la devise de l'olympisme : *Citius, Altius, Fortius* (« plus vite, plus haut, plus fort »), qui semble pousser tous les athlètes au même idéal de la performance. Était-ce là un programme ? Le corps glorieux de l'athlète est célébré comme le vis-à-vis impeccable du savoir austère proclamé du haut d'une chaire.

Et Spyridon Louis ? Les images le montrent en tenue grecque d'apparat. Le berger de Marousi ne se contenta pas de gagner les premiers Jeux olympiques et de devenir un héros grec national, allant même jusqu'à se transformer en une locution (en Grèce, on dit : « courir comme un Louis »). Il remit à Hitler, bien plus tard, lors des Jeux olympiques d'été de 1936, un rameau d'olivier venu du bois d'Olympie. Le glorieux berger devint, pour le pire, le messager du dictateur. Il semble ainsi qu'une vie ordinaire soit doublement entrée dans l'histoire. À la faveur d'une méprise. Car rien ne prédestinait ce berger grec de vingt-quatre ans, chaussé par les habitants de son village, à courir un marathon et encore moins à en prendre la tête 4 km avant l'arrivée, reléguant les quinze autres concurrents à plus de 7 minutes. Si ce n'est une aptitude à la course, un entraînement sur les hauteurs. Et cette vie qui n'était rien est devenue tout ; cette vie d'ignorance a répondu à l'appel du savant, mais a fini par devenir une vie infâme : remettre un rameau d'olivier à un dictateur, c'était à coup sûr disparaître des tablettes, redevenir une vie

obscur parce que obscurcie, une vie qui n'aurait jamais dû courir. Une légende redevenue fable de la vie infâme, comme si de la renommée (*fama*) à l'infamie, il n'y avait qu'un pas. Il n'y a donc là qu'un lointain écho à la vie de saint Spyridon qui, en 270, naquit sur l'île de Chypre et devint, comme ses parents, berger, se consacrant à Dieu, menant une vie simple, y compris après être devenu évêque. L'archimandrite Vassilopoulos, dans ses *Vies des saints*, relate l'anecdote suivante : « Pour fortifier la foi des fidèles, il visite tout son évêché à pied, refusant tout autre moyen de transport. À tous ses enfants qui déplorent cet excès de fatigue, il répond : "Pour un berger qui avait l'habitude de courir derrière son troupeau, la marche est un jeu d'enfant." » Malgré la proximité apparente entre les bergers de l'âme et les simples bergers, une césure est consommée entre course et marche. La course est l'état du berger, tandis que la marche est l'activité du croyant, car elle seule permet la méditation.

De cette légende noire, Spyridon Louis est devenu une absence, un sans-nom qui accompagne toutes les vies anonymes qui courent de par le monde et se reconnaissent plus dans le jeune berger sans chaussures que dans l'athlète adulé, serrant la main à Hitler. Et l'histoire du marathon peut s'enclencher à partir de cette vie. Put surgir notamment Abebe Bikila qui triompha, sans chaussures, aux Jeux olympiques de 1960. « Peut-être sommes-nous trop voués au commentaire pour comprendre ce que sont des

vies », écrivait Foucault. Une vie, c'est-à-dire une biographie, mais plus encore une contingence, qui ne s'appartient pas.

Né dans un village de bergers d'Éthiopie, Bikila s'engage dans la garde impériale pour venir en aide à sa famille. Vie de solitude : il s'entraîne seul pendant deux ans avant d'être remarqué par un Suédois passionné d'athlétisme. Vie au travail : il devient le répétiteur physique de la garde impériale, lui l'enfant-berger. Vie nue : il s'entraîne sans chaussures, ne parvient pas, aux Jeux olympiques en Italie, à trouver chaussures à ses pieds, s'aligne pieds nus et remporte la course nocturne en 2 heures 15 minutes et 16 secondes. Vie modeste : à la fin de la course, il ne boit ni ne s'assoit, repousse la couverture qui lui est proposée contre le froid, déclare sans feinte ni retenue : « Dans la garde impériale, il y a beaucoup d'autres coureurs qui auraient pu gagner à ma place. » Vie nationale : il est le premier athlète africain noir à remporter les Jeux olympiques, devient à son tour un héros national et reçoit en récompense une voiture et un appartement. Vie accidentée : plusieurs années après une seconde victoire olympique en 1964, et alors qu'il a renoncé à courir depuis peu, à cause d'une blessure, il reste immobilisé toute une nuit dans la carcasse de sa Coccinelle, devant la vie à un berger qui, passant par là au petit matin, appelle les secours. Vie blessée : il lutte pendant huit mois contre la mort, nuque brisée, perd l'usage de ses jambes, survit, passe au tir à l'arc et à la course en fauteuil, ne s'arrête pas,

ne s'arrête jamais, devient une existence improbable que 65 000 personnes pleureront lors de ses obsèques. Marathon Man, c'est lui.

Le marathon est le sport des pauvres, des vies de rien qui n'accèdent jamais totalement à la lumière, car elles ont fait vœu de pauvreté. À force de parcourir le monde, d'emprunter toutes ses routes, ces vies apprennent qu'elles ne sont que de passage. Même si arrive le jour où le marathonien devient un sportif professionnel, dont l'existence même défie les grands chausseurs mondialisés, il n'en reste pas moins relié à une philosophie du dénuement pour laquelle courir, c'est expérimenter que l'on n'est que de passage, que l'on vit dans le passage. La course implique, par-delà la capture, l'intensité des transitions. On court avec soi, mais aussi après soi, hors de soi, dans des paysages qui deviennent des invitations à la mobilité.

Table

1. La course à pied vient de nulle part	11
2. <i>Marathon Man</i>	23
3. La première fois	29
4. Je cours, donc je suis	33
5. Désir d'expérience	41
6. Sujet frivole ?	47
7. Portrait du philosophe en coureur de fond	53
8. Testeur de métaphysiques	61
9. Emil Zátopek	67
10. Par deux fois la grâce vint au monde	75
11. Baudrillard en Amérique	81
12. Ce que courir veut dire	87
13. Toucher terre	91
14. Traité de nomadologie	97
15. Philosophie en course	105
16. La vie nue	115
17. Le sexe de la course	121
18. Guy Drut	129
19. Deux Anglais et les continents	133
20. Une vie dans les couloirs	139
21. Le deuxième souffle	145
22. « Il est plus facile de penser la fin du monde que la fin du capitalisme »	149

23. Désynchronisé	155
24. Éloge de la lenteur	159
25. Le corps du président	165
26. Dégage !	171
27. Fuyards	175
28. <i>Addict</i>	181
29. Cyborg	189
30. Méditations physiques	193
31. <i>Run little rabbit run</i>	201
32. La passion de la bêtise	207
33. Vulnérabilité	211
34. Faites l'amour, pas la guerre	217
35. Foules sentimentales	225
36. De la philosophie et des roses	235
37. Corps utopiques	239
38. La pesanteur et la grâce	243
39. Vivre à distance, vivre la distance	247
40. Le plaisir de souffrir	253
41. Zombies	259
42. La victoire en perdant	263
Quarante-deux textes et une centaine de mots	269

Mise en pages Nord Compo

N° d'édition : L.01EHQN000753.N001

Dépôt légal : mai 2015